

Lourds secrets

Lourds secrets

Du même auteur

Sourd ... mais pas dingue
Mes mains vous disent

Avant-propos

Est-ce que chacun de nous peut devenir une autre personne face aux événements ? Le côté clair, le côté sombre... L'effet miroir... Et il y a aussi la différence. Celle qui fait peur et qui n'est valorisée que dans le regard de l'aimant. L'humain est un amas de molécules complexes qui ne se connaît pas, capable du pire comme du meilleur. Il s'agit juste d'avoir la capacité de reconnaître l'un de l'autre car l'œil est différent suivant l'enveloppe.

Je suis née un lundi de décembre 1973 à Lyon sur le plateau où jadis les Canuts se sont révoltés. Amoureuse de la ville de Lucius, de son histoire et de ses paysages j'y ai créé mes personnages. Bien que d'intrigue policière, ce livre est dédié particulièrement aux personnes qui se sentent seules, exclues, ainsi qu'à la différence physique ou mentale.

En 2005 on recense plus de cinq millions de personnes handicapées en France.

La loi numéro 2005-102 du 11 février 2005 définit l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté pour les personnes en situation de handicap.

Les Troubles du Spectre Autistique (TSA) sont des troubles du développement caractérisés par une communication dite anormale et des comportements souvent répétitifs.

Éduquer les enfants à la différence...

Lourds secrets

1

La nuit, l'indisciplinée

Novembre 1980

Les lumières des néons projetaient un halo jaunâtre sur le bitume. Le vent avait balayé les feuilles de cette fin d'automne pour les déposer grossièrement de l'autre côté de la rue. Le long du trottoir, les poubelles éventrées, sans doute par des chats affamés, avaient vomi leurs entrailles, laissant un amas d'immondices malodorantes. Les rues étroites et sans vie tendaient leurs bras à toutes les misères de ce quartier populaire. Animaux errants et rats se côtoyaient dans la plus triste impunité, dévoilant, malgré eux, le niveau social alentour. De pauvres gens s'entassaient

dans des immeubles insalubres, menés par un destin cynique qui n'avait que faire de savoir si là était leur place. Était-ce seulement la place de quelqu'un ?

Léna avait resserré le col de sa parka. Ses pures convictions et son cœur d'enfant l'avaient sortie de chez elle. Elle avait marché si longtemps qu'elle ne sentait plus ses pieds, engoncés dans ses bottes, qui lui serraient cruellement les orteils. Elle avait quitté le domicile à la nuit tombée lorsqu'elle avait été certaine que ses parents s'étaient endormis. L'escalier avait grincé sous ses petits pas et elle avait eu peur que cela ne les alerte. Courageusement, elle s'était faufilée à l'extérieur, n'emportant avec elle que son inséparable ami Arthur, éléphant de coton et de polyester. Il ne la quittait jamais. Elle aimait s'imprégner de son odeur, lui parlait et l'embrassait. Son frère se moquait d'elle parfois. À peine plus âgé, frôlant sa dixième année, il avait l'insolence qu'ont tous les garçons à son âge. Il prenait plaisir à la malmener en lui tirant les cheveux et en cassant ses jouets. D'interminables disputes s'enchaînaient, mêlant les cris aux coups. Ils finissaient tous deux immobiles, face au mur du couloir, les mains jointes dans le dos, attendant que la punition soit levée. La

petite fille rajusta une mèche de ses jolis cheveux blonds, épars sur son front. Ses grands yeux clairs fixaient, par moment, un point invisible par delà l'horizon. Elle rêvait beaucoup. Son entourage s'en inquiétait constamment et s'évertuait à en trouver les causes. Mettre un nom sur un comportement considéré non conforme à la réglementation humaine était pour beaucoup une manière d'apaiser les consciences. Léna s'en agaçait. Elle ne comprenait pas cet acharnement au paraître.

La nuit avait enveloppé le paysage, l'engloutissant de toute sa démesure. Deux chats se fixaient sous un porche, le dos voûté, le poil hérissé. Ils avaient l'air de danser étrangement en faisant de lents demi-cercles dans un va et vient soutenu. Le plus gros était d'une couleur difficile à définir tant par la pénombre que par la saleté évidente qui le recouvrait. Il émit un feulement qui eut l'air de déstabiliser son adversaire, plus petit, et qui n'avait visiblement pas les atouts pour se défendre.

— Ne pas se fier aux apparences...

Elle avait pensé tout haut, effrayée par le tableau qui s'offrait à ses yeux. Un frisson avait parcouru son dos. Elle fit une prière muette. Inconsciemment, elle s'était identifiée à celui qu'elle considérait comme une victime de part sa petite stature. Un autre feulement déchira la nuit, plus puissant et effrayant que le premier.

- Ils dansent... ils dansent... de plus en plus vite...

La première patte, sale et grisâtre, s'abat-
tit sur le corps chétif de son adversaire. Un
miaulement rauque s'éleva jusqu'aux étoiles.
Des cris de douleurs indescriptibles... Atroce
... La petite fille ramena les mains sur son
visage. Des larmes roulaient sur ses joues
rosies par le froid. Les cris s'amplifiaient et se
multipliaient, crevant la pénombre et la
ravageant de toute sa réalité animale :
l'instinct de survie.

Elle courut en avant, désespérément, le
cœur prêt à rompre sous le coup de l'émotion,
longtemps, jusqu'à ce que ses jambes im-
plorent pitié. Elle hoqueta nerveusement, et
s'assit dans un coin d'herbe à peine plus large

qu'une place de parking, les bras enlacés autour de ses genoux.

— Je m'balance... J'ai pas peur... Je m'balance... J'ai pas peur... Papa... Maman...

Elle avait un secret, et ce secret l'avait menée jusqu'ici. Il l'avait laissée seule et démunie, loin de ses parents. Son père, ce brillant avocat, souvent absent car trop occupé selon lui, et sa mère, douce et délicate, à la merci d'un homme sans états d'âme, dont l'unique occupation était de sécher les larmes qu'il faisait couler. Leurs cris, leurs disputes emplissaient Léna de désespoir. Elle aurait voulu les laisser face à un mur, comme lorsqu'elle était puni, face à leurs responsabilités, face à leurs mensonges, en résumé... Face à eux-mêmes.

Pourtant, elle réalisait à cet instant le bien-être que lui conférait la sécurité du cocon familial. Le reste lui paraissait maintenant bien minime.

- J'ouvre la porte de mon monde, j'y entre, je ferme à clef... Et j'm'balance...

Les méandres de son cerveau étaient devenus son refuge. Elle s'y perdait facilement avec semi-conscience.

Il y avait quelque chose au travers des arbres à l'entrée du parc de jeux. Peut-être le balancement des branches mais elle avait déjà mit un pied à l'intérieur de sa tête et il lui fut difficile de se concentrer. Un pan de rideau avait bougé plus loin. L'air presque glacial lui fouetta le visage avec une animosité à peine dissimulée. Il faisait voler les ombres, les projetait de toutes parts, les faisait s'entremêler et s'embrasser. Elles virevoltaient et semblaient vouloir l'attraper. Léna y distinguait des visages effrayants. Ils apparaissaient et disparaissaient, laissaient la place à d'autres visages encore plus effrayants qui se relayaient à l'infini. Elle sortit lentement de sa torpeur. L'ombre des feuillages avait dessiné un corps sur l'herbe. Des bruits de pas, nettement perceptibles, s'approchaient d'elle. Elle rampa vers un buisson, la gorge nouée par la terreur. Elle entendit des murmures. La lumière fade laissa entrevoir deux adolescents à l'allure dé-

charnée, qui semblaient vouloir, par leurs mouvements discrets, rester invisibles aux yeux de tous. Elle s'allongea sur le côté en position fœtale, les dents serrées afin que celles-ci ne claquent pas. Le vent avait entrepris une autre tournée. Il caressa l'arborescence végétale qui servait de cachette à Léna et alla titiller quelques platanes dégarnis. Les deux jeunes s'étaient assis et paraissaient en désaccord. Elle pouvait maintenant entendre les voix nasillardes s'échauffer dans un duel en face à face. Décidément, la nuit était une incorrigible fauteuse de troubles. Curieusement, l'un des deux garçons s'était penché en avant, le nez sur ses genoux, pour se relever avec une expression qui paraissait apaisée. Il tendit quelque chose à son voisin, qui fit de même, et ils restèrent un long moment silencieux. C'était peut-être la solution miracle, celle qu'elle devrait présenter à ses parents, une sorte de méditation bizarre qui calmait les esprits. Léna sentit sa jambe s'alourdir. Elle savait que si elle ne la bougeait pas rapidement, elle aurait si mal qu'elle ne pourrait plus se relever. Elle ferma les yeux, bravant la douleur qui s'insinuait entre son jarret et son talon d'Achille. Lorsqu'elle les rouvrit, il n'y avait plus rien. Le silence avait repris ses droits. Le

banc était vide. Même le vent était devenu silencieux. Elle ne put s'empêcher de sourire. Tout cela lui paraissait à présent grotesque. Elle n'aurait jamais dû sortir de chez elle. La chaleur de sa lourde couette lui manquait. Sa famille lui manquait. Elle se releva péniblement cherchant un appui pour s'aider. Sa main toucha quelque chose de mou. Elle réalisa avec effroi qu'elle n'était pas seule. Quelqu'un s'était tapi à côté d'elle sur le sol inconfortable. Sans doute l'ombre au travers des feuillages qu'elle avait cru apercevoir à tort. Elle vit les yeux, la bouche et elle comprit.

— C'était toi ? Mais pourquoi ?

Parce que l'on ne comprend jamais réellement pourquoi, parce que l'on a besoin de savoir, et, surtout, parce que l'on ne peut accepter l'inacceptable.

Elle joignit les mains et ferma les yeux.

— Notre Père qui êtes aux cieux, que...

La main s'abattit lourdement sur elle, la plongeant dans une nuit sans étoiles. Ses rêves s'enfuyaient et elle essaya de les visuali-

ser une dernière fois avant de dire adieu à sa courte vie.

Au loin, de l'autre côté de la place, un pan de rideau se referma sous la contrainte d'un être, qui, feignant de n'avoir pas vu, venait de se noyer dans un océan de lâcheté. À même le sol, le dos baignant dans la boue, Arthur, l'éléphant de coton et de polyester, témoin tristement muet, avait les yeux grands ouverts, face au ciel.

2

Une étrange découverte

Été 2008 : ce matin s'annonçait sous les meilleurs auspices. Le soleil avait transpercé le double vitrage de la fenêtre et s'étalait joyeusement sur le grès brun de l'évier encore mouillé de la vaisselle du petit-déjeuner. Sonia avait emménagé dans ce petit appartement cosu du Vieux Lyon quelques mois auparavant. Elle avait eu un coup de cœur pour ce lieu atypique. Elle aimait les tomettes bordeaux qui remplissaient toute la surface du deux pièces, vieilles par le temps,

ce qui leurs conférait un charme encore plus grand. Les poutres apparentes enjolivaient un plafond large et solide. Sonia était revenue s'installer dans la région après une longue absence et elle s'apercevait combien celle-ci lui avait manqué. Elle caressa des yeux la rue à travers la fenêtre entrouverte. Le quartier était classé site historique par l'Unesco. Situé en bord de Saône, au pied de la colline de Fourvière, il datait de la renaissance. De nombreux touristes s'y pressaient à toutes périodes, se laissant happer par l'histoire et la gastronomie. Les rues, où se mélangeaient de nombreuses cultures et divers paliers de générations attiraient une foule, parfois compacte, et presque toujours exaltée. Les couples s'y baladaient amoureusement, les mains soudées dans une agréable promenade à travers le temps, à la recherche peut-être de traboules*, insoupçonnables, cachées au cœur des cours d'immeubles. Des étals colorés fleurissaient au bord des ruelles, proposant vêtements, bijoux ou encore cartes postales. Les *Bouchons* lyonnais, restaurants typiques de la région avec comme spécialités culinaires le tablier de sapeur*, les quenelles et la cervelle

de canut*, accueillait des habitués ou des curieux autour d'un repas convivial.

Elle ôta le peignoir en satin mauve avant même d'avoir mis le pied dans la salle de bain. Face au miroir, elle retira le fin collier d'argent d'une pression sur l'ouverture. Elle avait toujours peur de l'abîmer et le rangea précieusement dans un écrin conçu pour lui. Elle fit couler l'eau et y rajouta quelques perles de bains censées adoucir sa peau mâte. Elle songea à sa soirée de la veille. Elle n'avait pas imaginé succomber aux charmes d'un inconnu. Elle avait été attirée par son regard rare, couleur émeraude.

Lorsqu'il l'avait posé sur elle, méprisant toutes les règles de bonne conduite, elle l'avait soutenu effrontément lui prouvant qu'elle n'était nullement impressionnée. A bientôt trente-sept ans, elle avait gardé la beauté sauvage de ses vingt ans. Quelques rides s'étaient installées au coin de ses grands yeux sombres, mais, plutôt que de la désavantager, elles ajoutaient une sorte de singularité à son visage racé. Elle avait hérité des jolis cheveux de sa mère. Les boucles brunes descendaient jusqu'à ses épaules. Elle les lâchait le plus souvent, ce qui lui donnait un air de lionne. Elle ressemblait à ce qu'elle était. Une

filles généreuses qui ne mâchaient pas ses mots. De taille assez petite, elle accusait un galbe sans défaut, une esquisse Vitruvienne qu'aurait pu réaliser Léonard de Vinci.

Elle se laissa glisser dans le bain chaud en fermant les yeux. Généralement elle le réservait pour le soir. Elle n'avait pu résister pendant à ce moment de détente. Elle avait le temps, c'était le week-end. Les perles avaient moussé et elle sentait déjà leurs effets bienfaisants courir le long de ses cuisses. Un parfum lavande emplissait la pièce plongeant Sonia dans des souvenirs enfouis. Des rires et des jeux, le linge qui séchait sur l'étendage improvisé de grand-mère, les mains douces et réconfortantes de l'aïeule sur ses épaules, les histoires contées aux veillées familiales, les grosses couvertures de laine qu'elle lui remontait sur les yeux le soir au coucher en lui apposant un baiser tendre sur le front, et, surtout, cet amour infini qu'elle lui offrait sans réserve. Grand-mère reposait maintenant sous une grosse pierre sans charme. Sa tombe ne recevait que les fleurs de Sonia, qu'elle lui déposait avec le même amour infini. Ce n'était que justice. Elle l'avait fait immédiatement à son retour. Elle avait composé le bouquet, comme toujours. Elle estimait que rien n'avait plus de

valeur que le temps passé à le choisir. Elle s'était rendue au cimetière par un petit chemin, invisible de la route. Sans surprise, elle avait constaté que la pierre tombale était vide. Elle avait eu les larmes aux yeux. L'endroit était tellement triste et morne. Les morts vivaient bien dans les cœurs, pourquoi ne pas croire qu'ils pouvaient vivre ailleurs qu'au fond de nous ? Elle s'était agenouillée et avait pleuré, s'excusant de sa longue absence. Elle avait posé délicatement les «véronique de Perse» sur le marbre froid. Sa grand-mère adorait ces fleurs et Sonia avait eu infiniment du mal à en trouver en ce mois de juillet. Elle avait conçu un petit bouquet original, tenu par un solide morceau de laine. L'air qui la frôlait était pour elle une caresse de l'au-delà. Chaque soir des vacances d'été, sa grand-mère lui faisait réciter ses prières.

— Notre père qui êtes aux cieux...

Elle en était devenue très pieuse.

Sonia avait prié pour son grand-père monté il y a longtemps au ciel et qu'elle n'avait connu que par les récits de sa famille, pour les peuples qui souffraient, pour les injustices, la guerre, en se disant qu'un seul dieu ne pouvait

pas s'occuper de toutes les dégénérescences des hommes qu'il avait enfantés. Elle se disait qu'avec un peu de chacun, la terre ne serait plus malade, affaiblie par des personnes qui avaient oublié leurs fois.

Elle ouvrit les yeux. L'eau avait désengourdi son corps fatigué.

La sonnerie du téléphone la fit sortir totalement de ses rêveries.

Elle tendit l'oreille. Le répondeur se chargerait de prendre l'appel.

- Coucou ma Soso ! J'espère que tu n'as pas oublié notre rendez-vous de ce soir ! Je t'appelle pour te dire que j'arriverai un peu en retard. Bisous ! A tout à l'heure !

Sonia ne put s'empêcher de sourire. Patricia faisait allusion à un rendez-vous manqué il y a quelques jours. Elle avait eu une réunion professionnelle qui s'était éternisée et elle n'avait pas trouvé le moyen de la prévenir.

Elle entendit un bruit en provenance de la cuisine. Il lui semblait que quelqu'un jetait des pierres sur la vitre. Elle enfila prestement

son peignoir et se pencha pour regarder dans la rue. Il n'y avait personne.

— Encore des gosses je parie !

Elle se dirigea vers la penderie. Aujourd'hui elle ferait simple. Pas de chichis. Cette fin d'été était radieuse, elle n'aurait qu'à enfiler une robe.

Un bruit sourd avait résonné dans la cage d'escalier. Une ombre avait traversé l'allée* dans le noir et semblait vouloir se soustraire à tous les regards.

Il avait collé son œil sur le judas de la porte coté extérieur.

C'était pourtant ridicule de penser voir quoi que ce soit de cette manière. La respiration rauque et saccadée faisait froid dans le dos. Inconsciente de cette présence, Sonia ouvrit la porte. Il se tapit contre le renflement du mur qu'un excès d'humidité avait fait naître. Il la regarda s'éloigner sereine.

La terrasse était bondée. Sonia aperçut Patricia assise au milieu d'un groupe d'amis, le sourire aux lèvres, un café fumant devant elle. Le "Fish" était une péniche amarrée en rive gauche du Rhône qui avait son petit

cercle d'initiés. L'endroit était accueillant et différents styles s'y regroupaient. Sonia avait finalement revêtu une robe de satin beige qui dansait avec le vent autour de ses jambes galbées. Pour tout artifice, elle avait paré ses oreilles de deux anneaux argentés qui se mariaient à merveille avec le discret collier. Les cheveux ondulaient librement sur le dos dénudé. Elle salua de la main les visages connus qui la dévoraient du regard, soit par envie, soit par jalousie, et s'installa face à son amie.

— Tiens ? Je croyais que tu serais en retard ?

— Finalement, j'ai réussi à me débrouiller ! Comment vas-tu ?

— Ça va

Et, se tournant vers Pierre, Lydie et Benoît elle sourit. Pierre prit la parole.

— Impec ! Est ce que tu veux boire ?

Contrairement à Lydie qui n'aimait pas l'alcool, Sonia se laissa tenter par un martini rouge.

Les tables avaient été mises intelligemment, de sorte à ce qu'elles occupent l'espace sans pour autant gêner le passage et le confort des clients.

Patricia était très jolie aussi. Elle arborait fièrement la quarantaine. Contrairement à son amie, ses cheveux étaient blonds et elle avait un teint de porcelaine. Elle resplendissait dans un chemisier blanc de marque Diesel. Elle avait ajusté sur ses tempes des lunettes du même créateur. Sa myopie, ainsi parée, lui donnait un air mutin. Elle sortit un paquet de Benson & Hedges et prit une cigarette du bout de ses longs doigts.

— Je croyais que tu avais arrêté de fumer ?

— J'avais arrêté hier oui et j'ai repris aujourd'hui.

La boutade fit grimacer Sonia. L'année dernière, elle avait perdu une cousine d'un cancer du sein à seulement trente ans. Sa fin

de vie avait été un calvaire et elle avait supplié sa famille de l'aider à partir dans la dignité. Les lois ne permettant pas ce genre d'acte, ils avaient dû la regarder se décomposer et mourir dans d'atroces souffrances. La mère de la jeune femme luttait maintenant activement pour l'euthanasie, lorsque celle-ci était mûrement réfléchie. Elle avait gardé cette image douloureuse de sa fille et n'avait plus que le souhait de lui rendre justice. Il lui restait une petite-fille, que son père n'avait eu la force d'élever seul, et qu'elle avait réussi à adopter après de multiples tentatives. Elle avait le même regard que Céline, le même sourire, et il arrivait parfois à la mère meurtrie de se tromper de prénom.

— Alors cette soirée hier ? Comment ça s'est passé ?

Sonia avait rougi bêtement à la question.

— C'était plutôt sympa. Je te raconterai.

Elle eut un clin d'œil en direction de son amie.

Benoît avait saisi son verre doucement et ajouta d'un air qui se voulait détaché.

— Ah ? Une rencontre ? C'est merveilleux
...

Sonia savait qu'il éprouvait une irrésistible attraction pour elle. Depuis l'école primaire, il n'avait eu de cesse d'essayer de la séduire. Elle trouvait formidable l'acharnement avec lequel il épuisait sa vie à l'aimer et elle en était égoïstement très flattée. Il avait maintenant la tête d'une serviette chiffonnée au bord d'une table. Elle en éprouva un pincement au cœur.

— Il ne s'est rien passé. Il est parti sans m'aborder.

Elle eut un sentiment de remord à sa justification. Elle n'avait pas à le faire après tout. Elle baissa les yeux et passa une main agitée sur sa nuque.

Patricia sentit son trouble et vint à son secours.

— Ce n'est pas grave ma poule, il était mignon au moins ?

— Oh que oui !

Benoît se leva calmement sous les regards surpris.

— Besoin pressant, pas de panique ! Je ne vais pas mettre fin à mes jours, ne vous inquiétez-pas !

Il ne put s'empêcher de sourire.

Lydie enroulait ses boucles blondes autour de son index. Elle prit une profonde inspiration.

— Il était peut-être accompagné. Voilà pourquoi il n'a pas donné suite.

— Oui peut-être...

Elle n'y avait pas pensé. La réflexion, pourtant crédible, l'avait blessée à vif. Sonia changea la conversation.

— Alors ton boulot ça se passe bien ?

Lydie travaillait à mi-temps dans une école primaire et avait la tâche de s'occuper d'un élève en difficulté. Il était sourd et s'appelait Léo. Elle avait appris la langue des signes et l'aidait dans sa journée scolaire. Il lui expliquait sa solitude et elle était parfois témoin de ses crises de colère, générées par son incapacité à s'exprimer avec les autres. Il vivait dans sa bulle de silence, et, sacrifié par des conventions complexes, il s'était retrouvé écarté du système. Le statut de Lydie conférait à l'état un semblant de justice et d'intégration vis-à-vis du petit garçon. La loi donnait juste à cet enfant le droit de s'épuiser à lire sur les lèvres, alors qu'en face les efforts de communication restaient infimes. Léo lui avait ouvert son monde et elle y était entrée, le cœur heureux et dévoué à celui-ci.

- Vous savez que Léo a réussi à écrire son prénom tout seul ? Il en était tellement fier !
- Benoît avait repris sa place.
- Alors on parle encore du petit prodige sourd ? Tu es toujours tellement impliquée.

— Oh arrête !

— Si ! Tu es toujours attentive et à l'écoute. Ce sont de superbes qualités.

Pierre, silencieux jusqu'alors, acquiesça.

— Oui c'est vrai. Ça se voit. En parlant d'enfants d'ailleurs où est Tom ?

— Eh bien ! Vous en avez mis du temps à vous en rendre compte !! Il est avec Robert !

Elle sourit à l'idée de l'effet de surprise engendré.

— Robert ?! Il est rentré ?!

La question avait fusé en un chœur unanime. L'index emprisonné dans une boucle, Lydie gonfla la poitrine d'orgueil.

— Oui, depuis hier soir. Il était tellement fatigué qu'il n'a pas pu profiter du petit. Je les ai donc laissés tous les deux.

— Petite cachottière !!

Patricia avait dévoilé la plupart de ses dents en souriant mais Sonia savait qu'elle était blessée. Lydie avait coutume de ne pas toujours parler des événements de sa vie, ce qui était son droit. Il n'en restait pas moins que c'était blessant. Ils auraient pu fêter tous ensemble le retour de son mari, parti l'année entière aux États-Unis afin de concrétiser un projet avec un ami dans le domaine viticole. L'Oregon était loin et son absence s'était faite ressentir cruellement, notamment au sein de sa famille. Le petit Tom n'avait pas encore huit ans, mais après avoir pesé le pour et le contre, ses parents avaient décidé que c'était leur avenir qui était en jeu et que les sacrifices ne resteraient pas vains.

Sonia habitait le même immeuble que Robert lorsqu'ils étaient enfants. Il attirait déjà toutes les filles. Elle lui avait présenté Lydie et il avait mis un certain temps avant de former un couple avec elle. Il ne s'en était jamais caché. Il voulait profiter de la vie. Lydie avait adopté un comportement similaire. C'était un accord tacite entre eux et peut-être nécessaire. Leur mariage en avait bouleversé plus d'une,

et l'éclatante blancheur de la robe avait été une offense aux prétendantes qui se pressaient lamentablement au-devant de l'étalon. Les langues pendues avaient commis leur office et durent invariablement se taire à la vue de l'amour qui les unissait. Ils s'étaient soudés l'un à l'autre comme deux barres de métal et il était exclu de les séparer. Tom était venu combler leur bonheur.

— J'allais vous en parler vous savez...
Mais je voulais vous faire la surprise samedi soir en vous invitant à un repas. Je n'ai pas pu résister. C'est trop beau... Il m'a tellement manqué.

Pierre lui passa un bras affectueux autour des épaules.

— Pas de soucis sœurlette, je comprends. Même moi je ne le savais pas mais je comprends, je t'assure. Je suis content pour toi.

Benoît prit les devants.

— Allez !! On va porter un toast pour son retour ! J'offre ma tournée !!

Patricia émit un petit rire ravi. Elle semblait avoir oublié le ressentiment éprouvé auparavant. Ses longs cheveux clairs se soulevèrent sous le vent et Sonia perçut le regard admiratif de Pierre sur son amie. Elle en fut un peu surprise mais Patricia était tellement belle.

A l'intérieur, de jeunes gens chahutaient bruyamment. La soirée avait été remplie de rires et de tendresses.

Deux files d'automobilistes distinctes s'étaient formées, bien que la route fût conçue pour n'en supporter qu'une. L'heure de pointe avait échauffé les esprits. Le passage aux feux verts étaient devenu l'unique projet du moment. La cacophonie des klaxons s'étendait jusque de l'autre côté du pont.

Le trajet fût complexe et il fallut faire plusieurs fois le tour de la rue pour trouver une place. Agacée, Sonia avait fini par se garer grossièrement sur le trottoir sous l'œil désapprobateur d'une dame aux cheveux blancs. Ce n'était pas dans ses habitudes mais la situation l'exigeait. Elle descendit de son véhicule en essayant de garder une posture confiante et fière.

Elle ne sentait plus les trois étages qu'elle avait à monter chaque jour. Elle en avait l'habitude et cela n'était pas pour lui déplaire. Inconsciemment, elle préservait son capital santé et beauté. Ses talons claquaient sur les marches en bois et elle se demandait en souriant quand son pied passerait à travers. Toute à sa réflexion, elle ne vit d'abord pas l'objet posé contre sa porte. Ce n'est que lorsque qu'elle mit la clef dans la serrure qu'elle eu un mouvement de recul. Sa première idée était qu'elle était en présence d'un rat mort. Elle s'approcha doucement et plissa les yeux. C'était en fait un éléphant de coton en piteux état. Il avait été mis assis, le dos calé sur le chambranle.

— Tiens, c'est étrange...

Elle le prit et sans réfléchir le porta à son visage.

— Un doudou...

Il avait été largement trituré, ce qui était la preuve évidente de l'amour qu'un enfant lui portait. Elle sentit une étiquette à hauteur du cou du doudou. Elle le retourna délicatement